



Fig. 1

## Gloire à Simon-Bernard Lenoir (1729-1791)

Simon-Bernard Lenoir est injustement méconnu. En préambule de son court essai biographique dévolu au maître, Paul Ratouis de Limay, l'éminent spécialiste du pastel français au XVIII<sup>e</sup> siècle, le déplorait déjà en 1946<sup>1</sup>. Mais il semble ne pas avoir été entendu. Lenoir, il faut l'écrire, attend toujours de retrouver aux côtés de Maurice Quentin de La Tour et Jean-Baptiste Perronneau, la place qu'il mérite et qui l'imposera parmi les pastellistes français les plus psychologues de son époque. C'est pourquoi, à l'occasion de l'achat par le Musée national de la Légion d'honneur et des ordres de chevalerie d'un fort beau portrait de chevalier de Saint-Louis peint au pastel en 1762, il ne nous paraît pas totalement inutile d'attirer à nouveau l'attention sur cet artiste talentueux.

Né à Paris en 1729, Lenoir appartient à la génération de François-Hubert Drouais (1727), Jean-Baptiste Deshays (1729), Jean-Honoré Fragonard (1732) et Hubert Robert (1733). A l'exemple de nombreux artistes de son temps, il s'appliqua en premier lieu à suivre l'enseignement dispensé par l'Académie. Encouragé en 1749, 1752, 1753 et 1758 par plusieurs prix, il fut finalement reçu le 13 septembre 1760 membre de l'Académie de Saint-Luc. Au sein de cette institution dont le prestige n'égalait certes pas celui de l'Académie royale de peinture et de sculpture, mais offrait tout autant les moyens de se faire connaître, Lenoir devint adjoint à professeur en 1764 et professeur en 1774. Peintes à l'huile comme au pastel, les œuvres exposées lors des salons de l'Académie de Saint-Luc en 1762, 1764 et 1774, lui assurèrent rapidement de la notoriété. Les contemporains de l'artiste s'attachèrent aussitôt à noter combien il savait être ressemblant et ils purent d'autant plus le souligner que ses modèles étaient souvent célèbres. Ainsi, l'une de ses toutes premières œuvres représentait la courtisane M<sup>elle</sup> Allard, maîtresse du chevalier de Luxembourg<sup>2</sup>. Au Salon de 1762, on comptait parmi les visages connus ceux du peintre Frontier, professeur de l'Académie royale (n° 75), et de Le Kain, comédien ordinaire du roi (n° 76). En 1764, Le Kain paraissait à nouveau, figuré toujours au pastel dans le rôle d'Orosmane (n° 19), aux côtés de Voltaire (n° 20), âgé de 70 ans<sup>3</sup>, et de Mr Moreau (n° 21), le premier chirurgien de l'Hôtel Dieu de Paris<sup>4</sup>. En 1774, Lenoir

<sup>1</sup> Paul Ratouis de Limay, *Le Pastel en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1946, p. 89-93.

<sup>2</sup> Peut-être s'agissait-il du portrait d'actrice en Source, la poitrine dévêture, vendu à Paris à l'Hôtel Drouot le 29 décembre 1920, lot 22.

<sup>3</sup> De traitement un peu faible, le pastel appartenait en 1935 à Mme Robert Hénon

<sup>4</sup> Au Salon de l'académie de Saint-Luc, l'œuvre est citée en 1764 comme peinte au pastel. Le musée de l'assistance publique à Paris en conserve une version exécutée à l'huile.

pouvait également s'enorgueillir de la clientèle du duc et de la duchesse de Bourbon dont les portraits exécutés en grandeur naturelle (n° 22) appartenaient, ainsi que le précisait le livret, à l'abbé de Lusine, précepteur du duc; de celle de Madame Vestris qui s'était fait peindre dans le rôle d'Electre de Crébillon (n° 23); de celle de l'architecte Antoine qui avait demandé l'effigie de son épouse (n° 25); et toujours de celle de l'acteur Le Kain, paraissant cette fois en Gengis Khan, rôle titre de la tragédie de Voltaire, «L'Orphelin de la Chine» (n° 24). Le caractère distingué de cette clientèle et la réputation acquise à la servir valurent enfin à l'artiste d'être distingué parmi ses pairs.

Agé de 50 ans, le 27 mars 1779, sur présentation d'Alexandre Roslin, Lenoir était agréé à l'Académie royale de peinture et de sculpture comme «aspirant peintre de portraits». Le 1<sup>er</sup> mai suivant, il était invité à peindre pour sujet de ses morceaux de réception les effigies de Louis-Jean-François Lagrenée et d'Augustin Pajou. Il ne le fit jamais. D'une santé délicate, tout occupé à montrer ses œuvres – en 1779 au Salon et au salon de la correspondance -, désireux de faire un voyage en Flandres en 1784, Lenoir n'en avait peut-être jamais trouvé le temps ou manifesté le désir.

Le 24 mars 1786, à l'instigation du premier peintre du roi, Jean-Baptiste Marie-Pierre, il prenait possession de son nouveau poste de professeur de dessin à l'Académie de peinture et de sculpture de Besançon laissé vacant après le départ de Wyrsch<sup>5</sup>. Le succès obtenu à Paris ne se démentit pas à Besançon. Jusqu'en 1789, année de la fermeture de l'Académie bisontine et de la suspension de ses traitements qui le conduisirent à rentrer à Paris où il mourut en 1791, Simon-Bernard Lenoir continua à se livrer à l'art des portraits, toujours sollicité par les élites, à l'exemple du président de chambre Martin Bonaventure de Camus et de son épouse, tous deux peints en 1788<sup>6</sup>. Jamais il ne s'était départi de cette correction du dessin, de cette excellence dans le maniement des crayons de pastel, de cette maîtrise de la ressemblance et de cette acuité psychologique donnant à ses œuvres le don de la vie. Il avait même en ce domaine souvent réussi à égaler Maurice Quentin de La Tour. Nombreux dans son œuvre sont en effet les portraits qui n'ont rien à envier aux créations du maître de Saint-Quentin. Visage d'homme établi, de femme d'âge mûr au physique difficile, de demoiselle à marier, comme ceux, présumés, de Louis de Brillemont (fig. 1), d'Anne-Marie Beguyer (fig. 2) et de Françoise Beguyer (fig. 3), tous trois peints en 1783 et récemment vendus à Paris le 11 juin 2004, frimousses d'enfants, comme celle du petit marquis à perruque de l'ancienne collection de Forsyth Wickes<sup>7</sup> exécutée en 1760 et traditionnellement identifiée

<sup>5</sup> Le 29 mars 1789, Lenoir offrit à l'académie de peinture et de sculpture de Besançon une académie masculine peinte à l'huile en 1788. Cette œuvre est toujours conservée au musée d'art et d'archéologie de la ville (inv. D. 816-1-44).

<sup>6</sup> Les deux œuvres étaient citées en 1919 au château de Montmirey-la-Ville, dans la collection du baron André d'Aligny.

<sup>7</sup> Voir Eric M. Zafran dans *The Forsyth Wickes Collection in the Museum of Fine Arts Boston*, Boston, 1992, p. 86-87, n° 29, repr.



Fig. 2



Fig. 3

comme étant celle de Marc René de Heere, ou celle de Nicole Ricard classée au musée du Louvre sous le nom de **La Tour**<sup>8</sup>, tous clament l'excellence de Lenoir.

Le portrait malheureusement anonyme de chevalier de l'ordre de Saint-Louis acquis au printemps 2004 par la société des Amis du musée de la Légion d'honneur<sup>9</sup> ne la dément pas plus (en 4<sup>e</sup> de couverture). Signée au crayon à droite au-dessus de l'épaule à deux reprises et datée de 1762, l'effigie peinte au pastel semble être celle qui appartint à Jules Gerbeau et figura dans sa vente à Paris à l'Hôtel Drouot le 18 mai 1908<sup>10</sup>. Bien que réalisé au début de la carrière de l'artiste, le portrait offre déjà toutes les caractéristiques du métier de la maturité. Sur un fond chargé en pastel bleu-gris, le personnage détache son beau visage aux traits réguliers. Peu chargée en matière, la perruque joue de la réserve du papier et courbe les traits noirs, bleus et blancs en fonction du dessin des rouleaux. Tout aussi sommairement traitée, la veste est régulièrement zébrée de hachures bleu clair posées sur un fond bleu-gris. Le galon de passementerie est également construit à l'aide de traits de couleur jaune. Si de près l'effet demeure éminemment graphique, à distance les couleurs se fondent et la matière gagne en réalisme. Le visage offre lui un traitement fondu et en épaisseur. Sur un fond plus ou moins clair modelé en fonction de la lumière et du besoin de volume, des accents de rouge, de bleu autour de la bouche, de jaune mêlé de bleu sous les yeux, et des ombres jaune sous la lèvre inférieure et sur la joue, donnent un caractère plus véridique aux carnations. A l'aide de la matière et de la couleur, les humeurs circulent sous la peau et confèrent à ce fringant personnage toute la présence nécessaire. Le métier est brillant et totalement maîtrisé. Au niveau technique, rien ne semble désormais interdit à Simon-Bernard Lenoir. Seule la reconnaissance lui manque aujourd'hui.

Xavier SALMON  
Conservateur au musée national des châteaux  
de Versailles et de Trianon

---

<sup>8</sup> Geneviève Monnier, *Inventaire des collections publiques françaises. 18. Musée du Louvre – Cabinet des dessins. Pastels XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1972, n° 70, repr. (non paginé).

<sup>9</sup> L'œuvre n'a pas trouvé acquéreur lors de la vente aux enchères organisée à Château-Thierry le 14 mars 2004 (lot 94). Elle a été négociée par la suite.

<sup>10</sup> Lot 110. *Portrait d'un officier*. Représenté en buste, tourné vers la gauche, coiffé d'une perruque à catogan, il porte un habit galonné d'or orné de la croix de Saint-Louis. Pastel, signé à droite et daté : 1766 (sic). H. 56 cm ; L. 45 cm. Ajoutons que le pastel fut certainement à un moment conservé en Normandie puisqu'au verso de son carton de montage est collée une étiquette indiquant : DORURE & ENCADREMENTS POUR TABLEAUX / AN<sup>E</sup> M<sup>ON</sup>BOURSIER : E. GOMBAULT / SUCCESSEUR / Rue de Bernières, 11, (bis) / CAEN.